

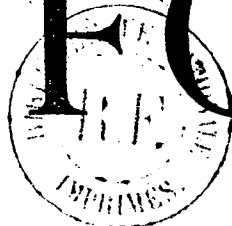
Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Bibliothèque nationale de France

FOI et VIE

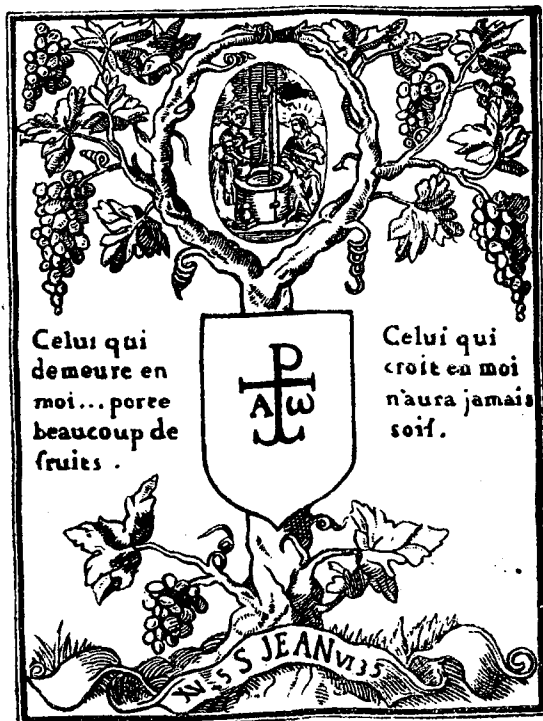


Revue de Quinzaine

RELIGIEUSE — MORALE — LITTÉRAIRE — SOCIALE

Directeur :
BENJAMIN COUVE
PARIS

Rédacteur en Chef :
PAUL DOUMERGUE
85, avenue d'Orléans (14^e)



Celui qui demeure en moi... porte beaucoup de fruits.

Celui qui croit en moi n'aura jamais soif.

H. Armand-Delille del.

SOMMAIRE

H. BONIFAS..... *Une autre guerre japonaise : Confucius ou Yaso.*

Kenjiro TOKUTOMI.. *Nami-Ko (Extraits).*

BRÈS DE JERSEY..... *Pourquoi nous allons à l'église.*

Jacques PANNIER... *Les universités d'Écosse et le 4^{me} centenaire d'Aberdeen.*

Paul GOUNELLE..... *Hôpital d'enfants.*

P. DOUMERGUE..... *Enquête sur la prédication.*

Jacques DUMAS..... *L'anticléricalisme tel qu'il apparaît et l'anticléricalisme tel qu'il est.*

E. CHAZEL..... *Un simple mot.*

Henri GIBOUT..... *Chez le libraire : M. et M^{me} Moloch.*

THV. KLAVENESS.... *Faits et Documents : l'Église et l'État en 1907.*

Revue des Journaux, Revues et Livres.

Bureaux de la Revue : C. STREET, 48, Rue de Lille, Paris (7^e)

Abonnements : France, 10 francs; Étranger, 12 francs.

Le numéro : 50 centimes

SUISSE

H. ROBERT, libraire, 2, place de la Petite-Fusterie, Genève.

ALSACE-LORRAINE

Librairie évangélique, 7, rue du Dôme, Strasbourg.

GRANDE-BRETAGNE

HACHETTE et C^e, 18, King William Street, Strand, Londres.

SUÈDE

SANDBERG, 8, Sturegatan, Stockholm.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

FOI et VIE

Sommaire. — *Une autre guerre japonaise : Confucius ou Yaso*, H. BONIFAS, 97. — *Nami-Ko (extraits)*, KENJIRO TOKUTOMI, 99. — *Pourquoi nous allons à l'Eglise*, BRÈS DE JERSEY, 103. — *Les universités d'Ecosse et le 4^{me} centenaire d'Aberdeen*, JACQUES PANNIER, 107. — *Hôpital d'Enfants*, PAUL GOUNELLE, 109. — *Enquête sur la prédication*, P. DOUMERGUE, 112. — *L'anticléricalisme tel qu'il apparaît et l'anticléricalisme tel qu'il est*, JACQUES DUMAS, 117. — *Un simple mot*, E. CHAZEL, 121. — *Chez le libraire : Monsieur et Madame Moloch*, HENRI GIBOUT, 121. — *Notes et Documents : La Séparation*, THV. KLAVENESS, 124. — *Journaux, Revues et Livres*, 125.

Une autre Guerre japonaise

Confucius ou Yaso

Une contrée bien étrange, très mystérieuse, s'est ouverte peu à peu à la civilisation la plus avancée. Deux grandes étapes ont marqué cette extraordinaire évolution. En 1894-95, le Japon assurait son existence en se libérant de la tutelle de la Chine, qui accaparait jusque-là l'empire de l'Extrême-Orient. La guerre Russo-Japonaise qui vient de finir, faisait ensuite du petit Etat, nouveau-né dans la famille des puissances, une force militaire de premier ordre, dont on sentait bien qu'il faudrait tenir compte et une puissance européenne de premier rang n'hésita pas à conclure une alliance avec le nouvel Etat.

Tous les regards se sont dès lors portés vers cet extraordinaire Japon, dont l'essor avait été si rapide, la civilisation si vivement poursuivie. On a parlé des écoles militaires fondées là-bas ; on a dit la prodigieuse force d'adaptation d'un peuple qui a su s'approprier les méthodes de combat des nations les plus fortes. Il n'est pas une Revue qui n'écrit des études sur l'empire du Mikado.

Mais la civilisation se bornerait-elle au perfectionnement des canons et des armes, et faire la guerre avec succès, organiser des carnages qui déciment le peuple adversaire, est-ce là le seul bienfait qu'aurait apporté au Japon le développement des idées modernes ? A lire des articles qui paraissent, en nombre toujours plus grand, il semble bien qu'il en soit ainsi. Un grand Journal illustré a donné les portraits des officiers qui avaient fait un stage dans nos grandes Ecoles

militaires de France. On nous montre des soldats japonais faisant l'exercice, en costume européen, avec les théories européennes. On a dit le prodigieux esprit d'imitation des Nippons, qui savent prendre en tout pays, et s'approprier ce que chacun a de meilleur. Mais il est un côté du développement Japonais qui est laissé fort souvent dans l'ombre, le côté moral. On ne nous dit pas si ces admirables soldats ont fait suivre d'un développement moral l'amélioration de leurs armements. Et c'est là pourtant une question pleine d'intérêt.

Cette lacune est comblée par un Japonais lui-même, le romancier Kenjiro Tokutomi. Il naquit en 1868 dans une ville occidentale du Kumamoto, au Japon. Il fit son éducation au collège de Doshisha, puis conquit lentement, mais sûrement, une solide réputation parmi les écrivains japonais. Il atteignit au comble de la renommée avec son premier roman, *Hototojisu*, qui parut en 1900 et fut traduit en 1904 en anglais par Sakae Shioya et E. F. Edgett, sous le titre, moins rébarbatif pour nos langues européennes, de « *Nami-ko* ».

« *Nami-ko* » est une page de la vie Japonaise d'aujourd'hui. Nous y trouvons des tableaux de vie intime, des scènes d'intérieur qui nous font pénétrer en un Japon qui n'est plus du tout celui de Madame Chrysanthème, ou de Madame Prune. C'est un Japon où tout est devenu occidental et moderne ; tout, ou presque tout ! télégraphe, chemins de fer, armée, marine, questions morales, littérature, préoccupations, tout à l'européenne ! Mais l'auteur de *Nami-ko* pénètre jusqu'au fond, et nous fait assister à la lutte morale qui caractérise la vie Nipponne.

Les Japonais sont en train de soutenir une lutte terrible, que se livrent deux morales antagonis-

tes, celle de la valeur chevaleresque jointe aux principes d'humanité et de justice, et celle de la doctrine Confucianiste, dont on avait vécu jusque là. Il y a deux tendances aujourd'hui : celle de la vieille éthique de Confucius, et celle de la justice et de la liberté. Il y a une guerre ardente déchainée pour dissoudre les vieux liens d'esclavage, pour donner tous les droits à la femme, mais le combat est si terrible que beaucoup en meurent. La guerre de 1894 a donné conscience au Japonais de sa force, mais elle avait été précédée de trente années d'assimilation, de luttes, de troubles.

Petit à petit, le Japon vit son idéal moral dans le développement du vieil esprit de valeur héroïque des chevaliers Samuraï, dont on a tant parlé, mais mélangé, tempéré par un esprit plus large d'humanité. M. Tokutomi a dépeint un des épisodes de cette lutte. Il a protesté contre la coutume propre à l'économie domestique japonaise, l'importance exagérée donnée au chef de maison, au détriment des droits de la femme, et qui fait que le divorce peut être prononcé pour raison de famille, sans que l'épouse ait à donner son avis. Nami-ko est donc un plaidoyer, et la cause qui est jugée, est donc celle du divorce. C'est une œuvre sociale, comme aimait les écrire Hugo, Zola, ou Tolstoï.

M. Tokutomi note bien que de récentes lois ont été votées qui protègent les droits de la femme, et tendent à resserrer les liens sacrés du mariage, rejetant ainsi dans l'oubli la vieille morale confucianiste, mais il ajoute aussi que les coutumes iniques ne meurent pas facilement, qu'il y a beaucoup de tristesse, beaucoup de larmes, pendant cette période de lutte. L'auteur de Nami-ko voudrait que la peinture de la grande crise morale que traverse le Japon aujourd'hui, noue des liens étroits de sympathie entre les peuples occidentaux et leurs jeunes frères de l'Extrême-Orient.

Nami-ko est donc un épisode du développement moral des Japonais, une des faces d'une évolution qui en compte beaucoup d'autres. C'est un problème, mais l'auteur semble dire que c'est le plus poignant de tous.

Les divers chapitres sont comme des clichés cinématographiques qui nous font vivre avec les japonais ; ils donnent la couleur, le bruit même de la vie. A côté des récits de guerre, nous trouvons l'anxiété intime, la douleur poignante d'une âme qui sent que la morale de sa race est mau-

vaise, qu'elle repose sur un axe faux, et que la pure doctrine de vie ne peut être que celle de l'amour. Il y a là une œuvre très forte, puisant peut-être sa puissance en ce qu'elle a de simple, de vrai, car l'histoire de Nami-ko est réelle. Et c'est peut-être parce que les chapitres se succèdent et font un livre comme les journées s'ajoutent les unes aux autres et font une vie, qu'il est difficile de résumer Nami-ko.

Takeo, officier de marine de valeur, fils du chevalier Samuraï Kawashima, aime Nami-ko, fille du général Kataoka. Le mariage a lieu. Le caractère très noble de Takeo, la pureté, l'intelligence, la beauté de Nami-ko font du foyer nouveau un véritable paradis.

Peu de temps après, Nami-ko prend froid, son mal s'aggrave et, très vite, les médecins diagnostiquent la consommation. Plusieurs hémorragies se déclarent, et des crachements de sang viennent montrer, sans qu'il y ait d'espoir permis, que la pauvre Nami est gravement atteinte, et condamnée. Elle vivait depuis son mariage auprès de ses beaux-parents, en butte aux nombreuses tracasseries de la mère de Takeo. C'est la coutume au Japon que les brus servent leurs belles-mères, et cet usage inique indigne. M. Tokutomi. Nami doit s'éloigner et chercher une station d'hiver, Zushi, où elle semble aller un peu mieux. Mais sa belle-mère redoute la contagion pour son fils Takeo, elle craint surtout l'effondrement de la maison des Kawashima : Nami et Takeo en sont les derniers soutiens. Et périsse Nami, il faut au moins sauvegarder la race, continuer la lignée des ancêtres.

La mère de Takeo voudrait donc persuader à son fils une séparation, un divorce, suivi d'un nouveau mariage. Elle est encore poussée dans cette voie par Yamaki, un usurier assez louche, parvenu au pouvoir grâce à la faveur de familles puissantes, et surtout par le cousin de Takeo, et son ennemi mortel Chijiwa, le caractère antipathique du livre. Chijiwa charge Yamaki de préparer l'esprit de la belle-mère de Nami, lui laissant entrevoir qu'une fois le divorce prononcé, la fille de Yamaki pourrait épouser Takeo.

Takeo se révolte, tout marchandage lui répugne. Il voit très nettement la situation et répond à sa mère que l'avenir de la famille lui est sacré autant qu'à elle, mais que l'amour qui l'attache à Nami, et l'humanité surtout, font qu'il refuse tout divorce. Ce serait la mort de Nami : divorcer parce que sa femme a une maladie contagieuse!..

Takeo part sur un vaisseau de guerre, pour faire la campagne de Chine. En son absence sa mère fait prononcer le divorce, sans le consentement de son fils. A son retour, Takeo apprend que Nami a été renvoyée à sa famille. Takeo sait qu'aucune révolte n'est possible, le divorce est irréparable. Il cesse tout rapport avec sa mère; part de nouveau pour la guerre, poursuivi par la pensée de Nami. Nami, rappelée chez elle, est atterrée; elle devient très malade, mais elle ne doute pas de Takeo, elle sait qu'il n'est pas responsable, et elle comprend que son cœur est brisé. Et pas d'échange de lettres autorisées, pas d'entrevues possibles! C'est l'enfer pour la pauvre Nami, l'enfer aussi pour Takeo. Nami dans son désespoir, se jette dans la mer, à Zushi. Elle est sauvée par une chrétienne, qui, restant près d'elle pour la soigner, lui raconte sa vie semée d'épreuves: elle aussi a été en butte à la haine implacable de ses beaux-parents, mais comme elle allait en mourir, la Bible est tombée entre ses mains, elle l'a lue, — lue et relue, et plus elle la comprenait, plus elle l'aimait, plus elle trouvait de nouveau qu'il était possible de vivre. Elle s'était consacrée aux orphelins, et Jésus la soutenait.

Pourquoi Nami n'en ferait-elle pas autant? On ne nous dit pas si Nami devint chrétienne, en tout cas la Bible donnée par sa garde, devint son livre de chevet. Mais sa douleur était trop profonde, sa maladie s'aggrava, elle mourut. Takeo l'apprit, revint en hâte, mais ne put que pleurer sur la tombe de Nami.

Voilà, dégagée de tous ses détails, la très simple donnée de Nami-ko. On nous pardonnera la sécheresse de ce compte-rendu: ce sont les poutres maîtresses de l'œuvre; dire les détails de l'architecture qu'elles supportent, aurait trop chargé notre étude. Nami-ko est une histoire simple, naïvement rapportée, parfois gauchement écrite. Mais c'est la simplicité de la vie, la naïveté de tout sentiment pur et noble, la gaucherie d'une révolte qui veut se frayer son chemin malgré tous les obstacles.

Cette étude valait d'être imprimée, elle vaut d'être lue. Nous en donnons quelques trop courts extraits.

Peut-être cette lecture n'éveillera-t-elle en nous qu'un intérêt de curiosité, peut-être aussi fera-t-elle naître cette sympathie que réclame l'auteur pour ses compatriotes qui luttent pour le triomphe des idées d'humanité. Il nous semble que l'on pourrait aller plus loin. Certes Nami-ko est une histoire essentiellement japonaise, et nos lois

françaises sur le divorce sont plus larges et moins cruelles. Mais Nami-ko peut très bien intéresser un Français également, car sommes-nous arrivés à ce point précis de civilisation où l'on peut dire que le système des lois est inspiré par l'esprit d'humanité et d'amour? Et cette lutte que signale Tokutomi entre la morale de l'intérêt et celle de l'humanité, ce conflit, pour être moins aigu chez nous, n'en est-il pas moins réel? N'avons-nous pas, nous aussi, une morale pour l'homme et une morale pour la femme? De sorte que la lutte qui est celle des Japonais, est bien aussi la nôtre.

Nous croyons qu'il n'y a qu'une solution possible à tous les problèmes moraux, si compliqués soient-ils, nous voulons dire la solution religieuse. M. Tokutomi, chrétien lui-même, trouve le salut moral du Japon dans son ralliement à l'Évangile. Et il est beau de voir que tous les réformateurs en viennent là. Hugo commente des paroles de l'Évangile, Zola prend pour titre à ses derniers ouvrages les 4 Évangiles, et Tolstoï est chrétien. C'est à la pure doctrine d'amour du Christ que Nami-ko nous ramène, comme au seul agent de civilisation réelle et de régénération.

Il est intéressant d'entendre un Japonais nous dire que la civilisation vraie du Japon se mesurera non à la force des armements, mais au degré d'acceptation de l'Évangile; il est consolant de penser que des Nippons sentent la nécessité de pénétrer leurs lois sociales d'un autre esprit que celui de Confucius, et qu'ils voient dans l'Évangile la source de tout développement, moral ou social. Notre peuple de France, que M. Leterrier, doyen de M. Bergeret, se plaisait à appeler « le peuple qui fut le professeur de droit de l'Europe et du monde et qui enseigna la justice à l'Univers », notre peuple de France pourrait peut-être cette fois prendre exemple sur les Japonais. Il n'y aurait pas de honte à cela. La Fontaine, qui s'y connaissait, a écrit:

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Henri BONIFAS.

NAMI-KO

I

LA MÈRE ET LE FILS

Takeo vient voir sa mère, qui voudrait essayer de lui donner l'idée du divorce avec sa femme malade. — Vous arrêtez-vous à Zushi dans votre voyage de retour?

Bien que Takeo sût que sa mère n'aimait pas ses constantes visites à Zushi, il était incapable de la tromper.

— Oui, pour quelques instants. Elle semble se mieux porter. Elle était très ennuyée de vous donner du souci.

— Vraiment ?

Elle examinait d'un œil perçant l'expression de Takeo. La veuve versa du thé à Takeo et à elle-même. Et, après avoir dégusté une pleine tasse, elle se mit à dire :

« Ma santé est bien pauvre. Mon rhumatisme de l'an dernier a failli avoir une issue fatale. Je me rendis au cimetière pour visiter la tombe, hier, et je sens encore tous mes os courbaturés. Je sens comme si j'avais déjà un pied dans le tombeau. Prenez soin de vous, mon cher Takeo, et ne tombez jamais malade. Je voudrais que Nami fût bien portante, et qu'elle pût vous aider. C'est toujours ce qu'elle dit, du reste.

— Ah ! elle peut y penser, mais j'ai peur de la consommation.

— Néanmoins, je doute fort de son prompt rétablissement, Takeo. J'ai entendu dire au docteur que sa mère est morte de consommation, elle aussi.

— Oui, elle me l'a dit aussi, mais...

— La consommation est héréditaire, n'est-ce pas ?

— On le dit. Mais elle est venue chez Nami à la suite d'un mauvais rhume. Tout dépend des précautions qu'on prend, vous savez. On parle de contagion ou d'hérédité, mais, en fait, il y a d'autres causes. Vous savez comme le père de Nami est robuste, et aussi sa sœur. — Oui, O'Koma San : elle n'a pas montré le plus léger symptôme de consommation. Nous ne sommes pas si faibles que les docteurs aiment à le dire.

Et il se mit à rire.

— Oui, mais il ne faut pas le prendre en riant comme cela ». Vidant sa pipe en la frappant contre sa main, elle continua. — « Je pense que c'est le plus affreux de tous les maux. Vous savez, Takeo, la famille du gouverneur Togo, la mère de ce garçon avec lequel vous aviez l'habitude de vous disputer, est morte de consommation depuis deux ans à peu près. Et le fils de Togo mourut lui-même de la même maladie, seulement six mois après. Vous savez cela, n'est-ce pas. Et son fils — c'était un ingénieur d'Etat, quelque part, m'a-t-on dit — mourut aussi du même mal dernièrement. Ils le prirent tous de la même personne.

Je pourrais vous dire encore bien d'autres cas comme celui-ci. Ainsi, Takeo, vous avez à faire attention, très particulièrement. Sinon, il y aura des conséquences graves.

La veuve, laissant de côté sa pipe, se pencha, et, regardant de côté la figure de Takeo, qui écoutait en silence. Elle continua : il y a quelque chose que je désire vous dire.

Elle hésita un moment, et fixa les yeux sur Takeo :

— Nami, vous savez.

— Quoi ? — Takeo leva la tête.

— Que penseriez-vous faire ? Rappeler Nami ?

— Rappeler ? Que voulez-vous dire par là rappeler ?

La veuve, sans quitter des yeux la figure de Takeo, dit : la faire rappeler par ses parents.

— Ses parents ? Vous voulez que ce soit eux qui la soignent ?

— Eh bien, oui ; ils peuvent la soigner, mais, en tout cas, elle aurait été rappelée.

— Mais Zushi est l'endroit le meilleur pour elle. Il y a des enfants dans la maison de ses parents, et, de plus, il serait bien mieux pour elle d'habiter chez nous, si vous désirez qu'elle retourne à Tokyo.

En buvant son thé, qui était froid maintenant, la veuve parla avec un tremblement dans la gorge :

— Takeo, vous n'êtes pas ivre, je suppose. Mais pourquoi faites-vous semblant de ne pas me comprendre ?

Avec un dur regard sur la figure de Takeo : Ce que je veux dire le voici, renvoyer Nami à ses parents.

— Renvoyer ? Renvoyer ? Le divorce, vous dites ?

— Doucement ! Vous parlez trop fort, Takeo.

En regardant son fils qui tremblait, elle dit : Divorce, eh bien, vous pouvez appeler cela ainsi.

— Divorce ! Divorce ! Mais pourquoi !

— Vous demandez pourquoi ? Mais à cause de la nature dangereuse de sa maladie.

— Pour cause de consommation, vous désirez que je divorce avec Nami ?

— Oui, précisément, bien que j'en aie du regret.

— Divorcer !

Le cigare glissa de la main de Takeo et brûla furieusement dans le feu. La lampe brûlait avec un sifflement, et la pluie dans la nuit fouettait les fenêtres.

Enterrant le cigare fumeux sous les cendres, la veuve commença à parler avec persuasion.

— Je ne blâme pas la surprise que vous montrez à m'entendre ainsi. Cela est si brusque pour vous, mais j'ai pesé le pour et le contre pendant bien des jours, et vous devez y penser en m'écoutant. Maintenant, il n'y a rien en Nami qui me déplaie particulièrement, autant que je puis voir — et vous l'aimez, aussi. C'est pourquoi je suis désolée d'avoir à vous dire une telle chose. Mais, dites ce que vous voudrez, la nature maligne de la maladie...

— Mais elle va mieux, dit en l'interrompant Takeo, avec hâte, et il leva vers sa mère des yeux défiants.

— Ecoutez ce que je vous dis. Elle peut n'être pas si mal maintenant, mais j'ai entendu le docteur dire que la maladie deviendra bientôt plus grave, bien que, momentanément il puisse sembler que cela va mieux. Un changement de temps suffira pour tout gâter. Personne n'a jamais été complètement guéri de la consommation. C'est ce que dit le docteur. Bien que Nami ne soit pas éellement très malade en ce moment, elle peut être sûre que cela ira beaucoup plus mal plus tard, et vous prendrez certainement la maladie. Vous pouvez avoir un enfant, et il en héritera. Supposez que non seulement Nami, mais vous, le maître de la maison, et votre enfant, héritier de vos biens, tous meurent de consommation. La maison de Kawashima tombera tout entière sur le sol. De cette façon cette maison, dont les succès furent assurés par l'habileté de votre père, et qui fut particulièrement protégée par le Mikado, sera ruinée, le jour même où vous en êtes le maître. Il est vrai que Nami est bien à plaindre, que vous avez une grande tristesse en pensant à elle, et que, comme mère, j'ai une grande répugnance à vous proposer une telle chose, mais pensez donc ce que c'est qu'une telle maladie ! Il y en a beaucoup d'autres qui sont à plaindre comme elle. Nami ne peut pas changer de place avec vous, le maître de la maison, ou avec la maison de Kawashima elle-même. Vous serez assez sage pour vous rendre compte de la chose, et vous affermirez votre esprit pour bien agir.

Dans l'esprit de Takeo, qui avait écouté tout le temps en silence, la figure de Nami malade qu'il avait vue le matin, se dressa, brillante comme le jour.

— Mère, je ne puis faire cela.

— Pourquoi ? Sa voix s'élevait.

— Si vous faites cela maintenant, Nami en mourra.

— Très bien, alors, elle doit mourir. Mais Take, je suis plus anxieuse pour votre vie, pour la maison de Kawashima.

— Si vous pensez à moi, mère, je vous en prie, pensez avec moi. Vous pouvez le trouver étrange, mais, réellement, je ne puis faire cela à aucun prix. Elle est encore jeune, et pas très adroite à vous aider, mais elle vous aime aussi bien que moi. Comment oserai-je divorcer avec une femme aussi innocente, seulement en invoquant la cause de sa maladie ? Il n'y a pas de raison pour que sa consommation ne se guérisse pas. Oui, elle est maintenant en route vers la guérison. Mais, si elle doit mourir, maman, oh ! laissez-moi mourir comme Nami. Si la maladie est contagieuse, je puis ne pas rendre de visite à ma femme ; j'emploierai toutes les précautions et ferai tout ce que vous voudrez, mais quant à divorcer avec elle, je ne le pourrais même pas pour un empire.

— Peuh ! vous pensez toujours à Nami, jamais à vous, ni à la maison de Kawashima.

— Vous parlez seulement de ma vie, mais à quoi sert-il de vivre, si c'est par des moyens injustes et cruels ? Agir sans humanité et sans justice ne peut jamais faire de bien à aucune maison, et ce ne serait pas pour honneur et pour la gloire de la maison de Kawashima. Je ne peux pas divorcer avec elle, — non, jamais.

... La veuve réprima sa fureur à entendre un tel discours, et essaya bravement de sourire.

— Oh ! n'allez pas si vite. Pensez à tout avec calme. Vous êtes encore jeune et ne connaissez guère le monde. Mais vous savez le proverbe : Pour sauver un grand animal, il faut en tuer un plus petit. Nami est l'animal plus petit et vous — la maison de Kawashima — le grand animal. Je plains Nami, et suis fâchée pour sa famille, mais n'est-ce pas une faute que de tomber malade ? Quoi qu'on puisse penser de nous, il vaut mieux ne pas mener la maison de Kawashima à sa ruine. Vous parlez d'injustice ou d'inhumanité, mais vous pouvez trouver partout bien des cas semblables à celui-ci. Il est juste de divorcer avec une femme quand elle ne contribue pas au prestige de la maison, il est juste de le faire quand elle a failli au devoir de donner un héritier, et il est juste de le faire quand elle contracte une maladie dangereuse. C'est la règle. Ne le savez-vous pas ? Il n'y a pas lieu de soulever ici les questions de

justice ou d'humanité. Dans un cas comme celui-ci, ses parents devraient venir la chercher et l'emmener avec eux. Mais, puisqu'ils ne veulent pas, quel mal y a-t-il à leur dire ce que nous désirons qu'ils fassent ?

— Vous dites : « Droit, droit, » mais nous n'avons pas le droit de faire le mal parce que les autres font le mal. Divorcer pour motif de maladie, c'est une idée du passé. Et si c'est encore la loi maintenant, il est grand temps de la briser, oui, nous devons la briser. Vous pensez seulement à notre famille, mais comment la famille de Nami supportera-t-elle de voir celle qu'ils ont fait le sacrifice de donner, renvoyée seulement pour cause de maladie ? Et comment dès lors Nami pourrait-elle retourner chez elle sans être humiliée ? Imaginez par exemple que je sois souffrant d'une lésion du poumon, et que ses parents viennent reprendre Nami parce que la consommation est une maladie contagieuse. Aimerez-vous cela ? Et c'est pourtant la même chose.

— Non. C'est différent. Les femmes ne sont pas les égales de l'homme.

— Si, elles le sont. Elles leur sont égales au moins pour le sentiment. Mais venons-en à un point de vue plus pratique. Nami s'est depuis peu remise de ses crises et a montré quelques signes d'amélioration. Si maintenant vous faites une telle chose, cela causera une rechute. Elle mourra, sûrement elle mourra. Je ne pourrais pas faire une telle chose même à l'égard d'une étrangère. Désirez-vous que je — tue Nami ?

Takeo pleura.

La veuve se dressa subitement et, décrochant un ihai (1) de l'autel domestique, le plaça en face de Takeo.

— Regardez bien, Takeo. Vous faites peu de cas de mes paroles, mais répétez ce que vous avez dit devant votre père. Répétez-le, les esprits de vos ancêtres ont leurs regards fixés sur vous. Dites-le une fois de plus ! Fils désobéissant !

Regardant Takeo avec colère, elle frappait des coups répétés de sa pipe contre le bord du foyer.

Takeo était très doux pour sa mère, maintenant il se mit à rougir.

— Comment suis-je désobéissant ?

— Comment ? Pourquoi le demandez-vous ? N'est-ce pas être désobéissant que de ne tenir aucun compte de ce que dit votre mère, pour

sauver votre femme ? N'est-ce pas désobéissant de ne penser en rien à votre corps que j'ai enfanté, et de ruiner la maison de nos ancêtres contre ma volonté ? Vous êtes un fils désobéissant, Takeo, un transgresseur des devoirs des fils envers leurs parents.

— Mais l'humanité.

— Assez avec votre mot. Faites-vous plus de cas de votre femme que de vos parents ? Insensé ! Vous parlez seulement de votre femme, mais ne pensez-vous donc jamais à vos parents ? Vous êtes un chien, vous parlez toujours de Nami ! Nous vous déshériterons.

Takeo mordit ses lèvres, ses yeux étaient brûlant de larmes.

— Mère, vous êtes trop cruelle.

— Cruelle ? Que voulez-vous dire ?

— Je n'ai jamais eu d'idées pareilles à votre égard, mais vous ne me comprenez pas.

— Pourquoi alors ne m'obéissez-vous pas et ne divorcez-vous pas avec Nami ?

— Mais c'est...

— Non, non, pas de mais. Allons Takeo, vous préférez votre femme ou votre mère. Laquelle ? Ah ! insensé !

II

L'HISTOIRE DU YASO (1)

(Nami, divorcée sans l'assentiment de son mari, retombée malade, s'est jetée dans la mer. Une chrétienne, en séjour à Zushi, la sauve et vient lui faire visite quelques jours plus tard.)

— Iku, fais le thé. Elle sera ici bientôt, dit Nami à sa vieille nourrice qui arrangeait la chambre.

— Elle est tellement bonne, dit Iku. Mais je suis surprise d'entendre qu'elle est Yaso. Et cependant, elle coupe ses cheveux courts, vous savez.

— Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? demanda Nami.

— Vous savez que celles qui croient en Yaso ne coupent jamais leurs cheveux quand leurs maris meurent : bien au contraire, elles mettent un costume encore plus beau et ouvrent l'œil pour trouver un second mari.

— Qui vous a dit cela ?

— Oh ! je le sais, affirma Iku. Je vous dis, dans cette religion, même les jeunes filles deviennent orgueilleuses. J'ai connu une jeune fille qui

(1) Ihai : une tablette de bois avec un nom de Bouddha inscrit dessus, pour représenter l'esprit d'un mort.

(1) Nom de mépris donné à Jésus et aux chrétiens.

vivait porte à porte avec une de mes amies. Elle avait été une fille tout à fait gentille, mais, après avoir été à une école missionnaire, elle fut tellement changée que les dimanches, quand sa mère avait le plus besoin d'elle, elle aurait été à l'église sans la moindre considération. Et alors, elle disait qu'elle n'aimait pas sa maison parce qu'elle n'était pas aussi propre que son école, et elle disait à sa mère qu'elle était retardataire. Bien qu'elle allât à l'école, elle ne savait pas écrire, même un reçu, et elle ne pouvait pas coudre une seule couture droite. Ses parents étaient préoccupés pour son avenir. Elle était assez vaine pour dire qu'elle ne voudrait pas épouser un homme qui gagnerait moins de 250 yen par mois. N'est-ce pas réellement étonnant ? Elle avait été une enfant tellement charmante que son changement en fut d'autant plus marqué. Il se peut bien que ce soit le résultat de quelque sorcellerie que cette religion exerce, dit-on.

Nami se mit à rire ; elle dit :

— C'est assez fâcheux, en effet...

Iku continua :

— Il vaut mieux que vous restiez loin de Yaso.

**

Iku avait apporté le thé et allait quitter la chambre, quand elle s'écria d'un ton surpris :

— Partez-vous demain ? Quel dommage ! Nous avons juste fait connaissance maintenant avec vous.

La vieille dame Yaso, regardant Nami avec des yeux pleins de bonté, répondit :

— J'aurais voulu rester plus longtemps et pouvoir causer avec vous, car je ne désire pas rentrer avant que vous alliez mieux.

Prenant un petit livre, elle ajouta :

— Voici là Bible. Vous ne l'avez pas lue, je pense ?

Nami ne l'avait pas lue. Sa seconde mère avait été tenue pour chrétienne, lors de son séjour en Angleterre, mais, à son retour, elle avait abandonné sa foi et avait laissé sa Bible dans son appartement de Londres, en même temps que les vieux papiers et les souliers hors d'usage.

— Non, je ne l'ai pas lue, reprit Nami.

— ...Il y a maintenant seize ans, dit la vieille dame, que j'ai commencé à croire en la religion nouvelle et à peine ai-je été capable de passer un jour sans ce livre. Il est la vraie substance de ma vie.

...La vieille dame partit pour Tokyo. Le livre qu'elle avait donné à Nami fut toujours son livre de chevet. Elle en tourna et retourna les pages...

Kenjiro TOKUTOMI.

(Traduit par H. BONIFAS.)

Pourquoi nous allons à l'Église*

CONTRE-ENQUÊTE

Quand on regarde de loin une ville anglo-saxonne, on voit rarement la masse énorme d'une cathédrale se détacher sur le ciel : mais on aperçoit, en revanche, une foule de petits clochers ; à Edimbourg, on en compte plus de trois cents, et je me rappelle un coin du quartier de « Morningside », où trois temples, qui se touchent, en regardent un quatrième de l'autre côté de la rue !

Le dimanche matin, les rues sont désertes, leurs petites maisons à « bow-window » semblent inhabitées, mais voici neuf heures et demie : de distance en distance un « gentleman » sort en redingote et chapeau de soie.

Qui est-ce ? — Un négociant, un industriel, un armateur quelconque.

Où va-t-il ? — Présider un groupe d'école du dimanche ou une compagnie de « Boys Brigade ». (1)

Son bureau l'a occupé toute la semaine, il pourrait se permettre un doux repos le dimanche matin ; mais non, il est membre d'une église comme il est membre d'une compagnie industrielle, c'est-à-dire qu'il se considère comme un rouage, une partie active, un travailleur dans l'Église. Qu'est-ce qu'un rouage toujours débrayé, qu'est-ce qu'un membre qui ne travaille pas ?

Mais pendant que nous arpentons la rue tout rêveur, saisi de jalousie, une heure a passé, et la rue s'est soudain remplie : de toutes parts viennent des gens, en longs courants qui se croisent. Observez-les : presque tous portent leurs livres de piété sous le bras, souvent ils dépassent plusieurs portails d'église, mais c'est pour entrer plus loin sous un porche particulièrement aimé.

Bientôt sous les voûtes de ces églises, les deux tiers de la ville sont assemblés et chantent en même

(*) Voir *Foi et Vie*, 16 janvier : *Pourquoi nous n'allons pas à l'église*.

(1) « Art. II. — L'objet de la Brigade est l'avancement du Royaume de Christ parmi les jeunes garçons et l'encouragement des habitudes d'obéissance, de déférence, de discipline, de respect de soi et de tout ce qui tend vers une véritable virilité chrétienne.

« Art. III. — L'organisation militaire et les exercices militaires sont employés comme moyen d'intéresser les jeunes garçons ; de les lier ensemble et de faciliter parmi eux la formation des habitudes que la Brigade désire leur donner. » Extrait de la « Constitution des Boys Brigade ».